

SALIM BARAKAT

Les Plumes

roman traduit de l'arabe (Syrie) par Emmanuel Varlet



ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Mem, un jeune Kurde de Syrie, est envoyé par son père à Chypre, où il doit entrer en contact avec un personnage mystérieux, le “Grand Homme”. Six ans plus tard, il n’a pas réussi à remplir sa mission. Usé par sa quête improbable, en proie aux affres de l’exil, il envisage d’abrégé ses jours. Défilent alors dans sa mémoire les souvenirs de Qamishli, sa ville natale, des anecdotes sur sa famille haute en couleur, les vicissitudes de son peuple dupé par l’histoire, les légendes véhiculées par son père au sujet d’un âge d’or où les Kurdes auraient vécu libres et prospères...

Six ans plus tôt. Mem vit à Qamishli avec Dino, son frère jumeau. Etrangers dans leur propre pays, le régime syrien leur ayant toujours dénié le droit d’être kurdes, ils mènent une existence précaire et désespérée. Un beau jour, Mem s’évanouit mystérieusement dans la nature et, peu à peu, le doute s’installe : Mem est-il parti à Chypre ? Serait-ce plutôt Dino ? La vie de Mem ne serait-elle pas le rêve de son frère ?

Dans une prose somptueuse portée par un souffle épique qui mêle figures de l’histoire et héros légendaires, qui fait dialoguer oiseaux, plantes, anges et cours d’eau, Salim Barakat a peut-être offert aux Kurdes – en langue arabe, paradoxalement – le roman le plus puissant sur leur quête de liberté et de dignité.

Salim Barakat est né en 1951 à Qamishli, Syrie, dans une famille kurde. Après avoir milité au Liban dans les rangs de la résistance palestinienne, il s’est expatrié à Chypre, puis en Suède où il réside actuellement. Son œuvre, à la fois poétique et romanesque, compte déjà plus de trente-cinq ouvrages qui se distinguent par leur grande richesse thématique et par une virtuosité d’écriture sans égale dans la littérature arabe contemporaine.

Actes Sud a déjà publié Le Criquet de fer (1993), Sonne du cor ! (1995), Les Seigneurs de la nuit (1999) et Les Grottes de Haydrachodahus (2008).

Illustration de couverture : © Fateh Moudarres, *Beirut*, 1976.

ACTES SUD

“MONDES ARABES”
série dirigée par Farouk Mardam-Bey

LES PLUMES

DU MÊME AUTEUR

LE CRIQUET DE FER, Actes Sud, 1993 ; Babel n° 1101.

SONNE DU COR!, Actes Sud, 1995.

LES SEIGNEURS DE LA NUIT, Actes Sud, 1999.

LES GROTTES DE HAYDRAHODAHUS, Actes Sud, 2008.

Titre original :

*Al-Barâbîn allatî nasiyabâ Mem Azâd fî nuzbatibi
al-mudbika ilâ hunâk, aw Al-Rîsh*

Editeur original :

Bisan Press, Nicosie, 1990

© Salim Barakat, 1990

© ACTES SUD, 2012

pour la traduction française

ISBN 978-2-330-08893-4

SALIM BARAKAT

Les Plumes

OU :

LES PREUVES QUI ÉCHAPPÈRENT À MEM AZAD
DURANT SA LOINTAINE ET DROLATIQUE ESCAPADE

roman traduit de l'arabe (Syrie)
par Emmanuel Varlet

ACTES SUD

PERSONNAGES CHOISIS POUR L'IMBROGLIO DES DESTINS

LE KURDISTAN, pays dont Hamdi Azad connaît les frontières.

MEM AZAD, fils de Hamdi Azad et jeune homme en quête de vérité.

HAMDI AZAD, marchand de tissus.

LE MOLLAH SELIM AL-BEDLISI, artisan d'une insurrection avortée.

LE CONSUL DE RUSSIE ET SON ÉPOUSE, hôtes attentionnés du mollah Selim.

CHEIKH MOHAMMAD SAÏD AL-NAQSHBANDI, leader de la première révolte kurde.

LE GRAND HOMME, personnage n'apparaissant à aucun endroit de ce récit.

QUATRE HOMMES, intermédiaires entre Mem et le Grand Homme.

UN HOMME AUX MAINS AILÉES, voisin de Mem.

HUSSEIN MUKIRYANI, fondateur de la première imprimerie kurde

TROIS ROSIERS, simples arbustes.

UN POIVRIER RABOUGRI, plante suppliciée.

DEUX OISEAUX HUPPÉS, oiseaux des champs apparaissant de manière récurrente.

UNE TOMBE INACHEVÉE, sépulture au milieu d'un terrain vague, non loin de la rue.

AHMED KALIM, chasseur n'ayant jamais traqué une gazelle

DINO, jumeau de Mem.

AHMED KHANI, poète kurde classique, auteur de la tragédie *Mem û Zîn*.

HEVÎN (18 ans), WELÂT (16 ans), AÏSHANA (14 ans), RAHIMA (12 ans), ROHÂT (9 ans), HELÎN (5 ans), filles de Hamdi Azad.

KASPO, mère de Mem et épouse de Hamdi Azad.

QAZI MUHAMMAD, président de la première république kurde.

MAHABAD, ville ayant donné son nom à la première république kurde, en 1946.

ISMAÏL SIMKO AGHA, héros d'une geste sinistre et rébarbative.

LA FILLE AUX RANGERS, jeune femme dont le nom n'est plus usité.

SHIRO BABAN, infortuné propriétaire d'une moissonneuse.

QADIR HAMMO, détenteur d'une photographie de Simko Agha,
toujours dans sa poche.

JOMARD, neveu de Kaspo.

JABBOUR MORQOS, voisin assyrien de Hamdi et de sa petite
famille.

BAHRAM GOUR, prince légendaire.

UN POSTE DE RADIO FLAMBANT NEUF, appareil doté de nombreuses
ondes de fréquences.

DEUX EUCALYPTUS, arbres que rien ne distingue des autres
représentants de leur espèce.

DU TISSU ; DE GRANDS LITS EN BOIS ; UN CHEVAL (un seul) ; DES MOIS-
SONNEUSES ; DES CHACALS ; UN FLEUVE ; UN HÔPITAL ; DES CHAMPS ;
UN CIEL ; DU VENT ; DES DESTINÉES ; DE LA PLUIE ; DES PALABRES.

PREMIÈRE PARTIE

I

L'EMPLOI DU TEMPS HÉTÉROCLITE

DE MEM À L'HEURE DE SON SUICIDE, AVEC UN LUXE
DE DÉTAILS RAPPORTÉS PÊLE-MÊLE

Je sortais tous mes vêtements de leur valise de cuir quand, soudain, une petite plume cendrée, surgie des entrailles du bagage, s'est élevée dans l'air en tournoyant, avant de redescendre en se balançant et de se poser de nouveau tout au fond, sur les faux plis grossiers de la doublure. Le maroquinier n'avait visiblement pas pensé que je pourrais examiner son ouvrage d'aussi près, en portant mon attention sur ces gros fils entrecroisés qui s'effilo-chaient parce qu'il les avait arrachés à la main, d'un coup sec, et non coupés avec des ciseaux.

J'ai plongé la main au fond du bagage et remonté la plume en pleine lumière, en constatant alors qu'elle n'était pas vraiment cendrée, finalement. J'en ai observé l'endroit et l'envers. Un panachage de gris et de blanc. Toute petite. Ebouriffée. J'étais sur le point de m'en débarrasser et puis, me ravisant, j'ai desserré les doigts pour la laisser retomber à l'intérieur de la valise.

Au lieu de me demander qui avait pu la jeter au milieu de mes vêtements, je me suis laissé captiver par son lent balancement vers le fond sombre du bagage et par ses couleurs tour à tour ambiguës et évidentes, selon la lumière – ce qui m'a amené à la laisser retomber une autre fois sur le cuir de la doublure à gros surfils.

Comment une simple plume pouvait-elle susciter chez moi autant de questionnements? Voulais-je

trouver une preuve à cette idée selon laquelle la vérité est un scandale que certains savent très habilement jeter dans les pièges d'autrui, comme des miettes de pain? Une simple plume. Une unique plume, unique comme mon prétendu suicide. Un homme saurait-il se suicider deux fois? Certes, il peut multiplier les tentatives, mais il ne saurait se suicider deux fois. Il arrive qu'on réchappe d'une tentative; d'un suicide, non. C'est la mort, la mort pure et simple, et il est inutile de chercher un deuxième ou un troisième sens à ce mot. Pour ma part, c'était bien le suicide que j'avais en tête avant d'ouvrir cette valise et de voir remonter une plume grise de ses entrailles.

J'ai vaguement songé à certaines questions philosophiques connexes à mon parapluie – que j'avais laissé dans un coin, derrière la porte, parce qu'il était encore trempé. "De naissance, l'homme est foncièrement mauvais, or il passe sa vie entière à se persuader du contraire", me suis-je dit, même si l'instant ne se prêtait pas particulièrement à ce genre de futilités. Je veux dire, au fond, qu'un tel soliloque était assez incongru s'agissant de quelqu'un, en l'occurrence moi, qui allait se supprimer.

Le suicide, pour parler sans ambages, est une affaire très drôle. Au point de vous affranchir définitivement de toute envie de rire. Je veux dire qu'on se suicide parce qu'on est las de ployer sous le faix de toute cette drôlerie; en schématisant quelque peu, c'est comme celui qui rit jusqu'à en crever, jusqu'à ce que son cœur n'en puisse plus et éclate. Il suffit ainsi d'un léger dépassement dans les doses de la vie : vient un moment où vous n'en pouvez plus de rire, où vous n'en pouvez plus de vous fâcher, où vous n'en pouvez plus de manger, où vous n'en pouvez plus d'avoir faim, où vous n'en pouvez plus de dormir, où vous n'en pouvez plus de veiller, où

vous n'en pouvez plus d'aimer, où vous n'en pouvez plus de l'ombre, où vous n'en pouvez plus de la lumière, où vous n'en pouvez plus d'exercer le pouvoir, où vous n'en pouvez plus de subir le pouvoir, où vous n'en pouvez plus de respirer, où vous n'en pouvez plus d'étouffer... Il suffit ainsi d'un léger dépassement dans les doses. Ce qui est valable pour la cuisine l'est aussi pour la vie.

Voilà pourquoi j'ai décidé d'en finir. J'étais posté à la fenêtre de ma cuisine, regardant la pluie tomber à verse, quand j'ai remarqué deux oiseaux huppés des champs, dans l'arrière-cour de la maison. J'ai attrapé mon parapluie et je suis sorti de la pièce, en me dirigeant vers l'endroit où ils se tenaient recroquevillés l'un contre l'autre, la tête rentrée. En me voyant approcher, ils se sont envolés. Allez savoir pourquoi ! J'étais comme eux sous les gouttes, tout à fait disposé à les abriter sous mon parapluie. Je ne savais encore si j'allais m'asseoir dans l'arrière-cour ou rester debout à attendre que l'averse passe. Ce dont j'étais foncièrement certain, c'est que je voulais les protéger. Or ils se sont envolés.

“Les oiseaux ne me comprennent pas”, me suis-je résolu à penser avec quelque amertume, avant de rentrer à la maison, encore plus morose, et plus décidé que jamais à en finir. Ce n'est pas que j'aie besoin de mobiles supplémentaires, mais chaque élément nouveau vient peser dans la balance, en rendant tout attermoirement vide de sens : “Je dois mourir. Maintenant.”

Ma décision, il me faut bien l'admettre, n'est pas sans failles. J'en veux pour preuve le fait que je me cherche des motifs supplémentaires, outre ceux que j'ai déjà retenus, en proie à une grande lassitude, et sans chicaner, pour donner définitivement congé à mon âme. Il est tentant d'en rajouter et, d'ailleurs, je le confesse : je suis tenté d'en rajouter. Tout détail,

aussi infime soit-il, comme ma petite mésaventure avec les deux oiseaux champêtres, recèle une force de persuasion ahurissante, à plus forte raison quand on réfléchit de la manière suivante : “Tout le monde meurt un jour, alors quelques années de plus ou de moins...” Mais ce qui me laisse songeur, c’est cette question insidieuse : “Pourquoi t’es-tu suicidé?”, c’est-à-dire que quelqu’un me demande : “Pourquoi t’es-tu suicidé?” Ce cas de figure a peu de chances de se présenter, car, après mon suicide, je vois mal quelqu’un m’interroger sur le sens de mon acte, ou même me demander des nouvelles de ses proches défunts. Pour autant je ne parviens pas à ignorer cette éventualité, à savoir que l’on me demande : “Pourquoi t’es-tu suicidé?”

“Je me suis suicidé.” Peut-être devrais-je répondre, droit dans mes bottes : “Je me suis suicidé. C’est tout. Je me suis suicidé.” Pour quelles raisons? C’est une autre histoire. Ce sont des détails.

“Mon suicide tient à quantité de détails.” Voilà ce que je me dis. Parmi ces détails, il y a le fait que je reste une heure dans mon bain chaque matin, et que, pour moi, l’idée de matin implique nécessairement celle de l’eau et de la mousse de savon. Pour mes amis, ce terme charrie tout un tas de choses, c’est un fourre-tout d’un genre un peu particulier, inconnu des portefaix de nos villes. Pour mes amis, le matin est une table dressée, un déjeuner appétissant, une petite communion familiale, une note qu’ils paient à chaque jour nouveau, sans jamais rechigner. Autant de choses qui me sont, à moi, totalement étrangères. Pour ma part, je me lève et je vais à la salle de bains avant même d’avoir ouvert les yeux. Je passe une heure dans mon bain – ou, pour être exact, entre mon bain et la sortie du bain –, après quoi je n’ai qu’une hâte, sortir de la maison.

Ce détail-là peut sembler insignifiant, insipide, vu de l'extérieur ; il n'en est pas moins implacable pour qui en est prisonnier. Mais le détail le plus intrigant de tous est celui-ci : la raison de ma présence en ces lieux, je veux dire dans cette vaste demeure, délimitée au nord par un petit jardin ; à l'est, par une étendue d'herbe agrémentée de vigne vierge, de figuiers, de citronniers et de pruniers ; au sud, par ce grand terrain vague qui commence à deux mètres des citronniers et de la petite balustrade fermant le balcon de la chambre à coucher. La maison est séparée du bâtiment situé à l'ouest par un petit chemin de la largeur d'une voiture, sur lequel poussent de la menthe sauvage et des lis qui ne restent jamais très longtemps en fleur. "Jamais très longtemps" : cela montre bien que j'ai passé ici un certain temps, assez pour être en mesure de faire cette observation.

Mais revenons au détail qui nous intéresse : la raison de ma présence en ces lieux. Je déteste revenir sur une histoire en reprenant mes souvenirs dans l'ordre. J'ai la mémoire paresseuse. C'est ainsi qu'elle me plaît. C'est ainsi que j'ai pu vivre toutes ces années ici, dans cette maison, sans éprouver la moindre nostalgie, sans voir le temps passer, ni sentir au fond de moi-même la nécessité de me retourner vers les jours anciens.

Ma mémoire est paresseuse. Je suis paresseux. Ma nostalgie est paresseuse. Cette déficience explique aussi que ma résolution d'abréger mes jours soit restée si molle. Aujourd'hui, j'ai sorti mes vêtements qui dormaient depuis des années au fond de ma valise de cuir. J'avais décidé de les disposer sur le lit afin qu'ils tombent sous les yeux des gens qui emporteraient mon corps de la maison, après mon suicide. Et puis il y a eu cette plume qui ne faisait pas partie de mes plans, cette plume surgie des entrailles du bagage.

J'ai omis de mentionner l'hippodrome, visible de chez moi, côté est, depuis le jardinet de devant, et aussi depuis le terrain vague, derrière la maison. J'ai également oublié la lumière orangée qui éclaire mon jardin depuis le haut du lampadaire électrique, installé tout récemment à la place d'un réverbère blafard, et qui excite prodigieusement les moustiques. J'ai oublié encore le vieillard d'à côté, qui restait en permanence dans le jardin fané de sa maison, au nord-est de la rue. Je commençais tout juste à envisager la possibilité de sa mort prochaine quand subitement il est décédé, en me laissant le spectacle affligeant de sa veuve, assise exactement de la même manière, au même endroit. Elle, elle est toujours là ; jusqu'ici, je n'ai pas osé penser à sa fin imminente. Son goût insatiable pour les glaces force tellement mon admiration ! Aussitôt qu'une autre vieille dame arrive dans sa voiturette, en s'annonçant avec un haut-parleur au son de métal rouillé et chevrotant, la veuve sort à sa rencontre, arc-boutée sur sa canne, après quoi elle rentre en dévorant goulûment son cornet surmonté de boules de glace multicolores.

Il se peut que j'oublie quelque chose. Quoi qu'il en soit, tout me reviendra le moment venu, quand je me déciderai enfin à passer à l'acte, à obéir aux injonctions de la paresse et de l'ennui. Mais pour l'heure, cette plume imbécile me tараude et m'agace. Que fait-elle donc ici ? A aucun moment cette valise n'a servi à transporter un oreiller, par exemple. Elle était chez nous depuis des années. Avant de partir, j'y ai mis ces vêtements et je ne l'ai jamais rouverte. Au fil des jours, j'ai acheté d'autres habits et, du coup, je ne l'ai jamais rouverte. Je m'étais promis de ne jamais le faire, en me disant qu'au moment où je quitterais ces lieux, je ne prendrais que ce bagage, en laissant tout le reste derrière moi. Non, je ne me

sentaient pas spécialement tenu, par une forme de nostalgie qui me rappelait sous certaines latitudes, de respecter l'inviolabilité de cette valise, afin de revenir un jour avec cette petite offrande, modeste présent d'une âme fourvoyée. Ce qui m'a retenu, plutôt, c'est ma paresse, conjugée à une envie un peu niaise de posséder un secret, de ne surtout pas paraître sous le jour navrant d'une personne sans nostalgie, sans fantaisie et sans histoire... Mais voilà que, dans un sursaut d'intelligence tout à fait inédit chez moi, j'ai ouvert cette valise, généreuse offrande de mon humaine paresse à sa nouvelle compagne, la mort.

Je vais mourir. Je veux dire que je vais choisir de mourir, pour devancer l'imprévisible offense de la mort. Ce sera l'histoire d'un instant, tout juste le temps de passer de la lucidité à un doux et salutaire état d'inconscience. Fermer les yeux. Pousser un soupir. Se sentir un peu brisé en voyant combien la vie vous a déçu, ou en s'apercevant, à l'heure où vous cherchiez un moyen de parer le choc entre votre esprit et la masse des incertitudes, qu'elle était trop insignifiante pour vous décevoir.

Vous penserez à peine à ce qui suivra cet instant si bref et à la fois si lourd de conséquences. Tout aura été prévu dans les moindres détails pour que la chose se passe en douceur, ou brutalement, c'est selon. Vous n'y penserez même pas, bienheureux que vous serez d'avoir échappé au cercle infernal et scandaleux de votre condition de mortel. Voilà, je vais mourir. Je veux dire que ma décision est prise : j'arrête de jouer. Après tout, le suicide est une manière comme une autre de se mettre hors jeu.

Mais ma présence dans cette maison sème la confusion et brouille les cartes au plus profond de mon âme, pourtant si déterminée à en finir. Je suis d'un tempérament obstiné et impétueux.

Jamais je ne me morfonds, me soumettant à la souffrance comme si elle était l'une de mes propriétés et qu'elle me procurait tout mon équilibre. D'ordinaire, je ne connais pas la confusion. Jamais. Ma vivacité d'esprit atténue l'ascendant que mes contemporains pourraient prendre sur moi et me permet d'affronter les situations imprévues sans me laisser troubler. Cette vivacité d'esprit et ce sens de l'à-propos se traduisent par de violents coups de sang avec lesquels je tranche tous les différends.

Je me retrouve donc ici, dans cette maison, à devoir m'interroger sur ma présence en ces lieux, rationnellement et froidement cette fois-ci, car je n'ai personne d'autre que moi-même à affronter et je ne suis pas dans une mauvaise passe qui m'obligerait, pour me tirer d'affaire, à d'audacieux coups d'éclat. Les choses sont simples : je me trouve présentement dans des murs inconnus qu'il s'agit pour moi d'identifier, de situer dans l'espace et dans le temps ; ensuite j'obéirai à mes pulsions suicidaires, décuplées par l'absurdité de ma présence en ces lieux où j'ai ouvert ma valise et vu remonter cette toute petite plume grise.

Cette plume est ce qui fait obstacle à mon suicide. Elle a atterri au fond de ma valise après mille convolutions, exactement comme j'ai atterri sous ce toit, où m'a conduit l'employée d'une agence de location immobilière, une embobelineuse dépourvue de toute finesse.

Elle m'a plu. Dès le premier regard, cette maison m'a plu. Cela me porte à croire, même si j'ai pu prétendre le contraire, que je ne me suis pas retrouvé ici fortuitement, du jour au lendemain. J'en veux pour preuve que le jardin de derrière m'en a rappelé un autre, perdu tout au fond de ma mémoire ; que la terre nue, au sud, m'a fait penser à une autre terre nue dont je gardais encore le souvenir ; que,

de même, les rayons de soleil traversant le feuillage du citronnier pour pénétrer dans la chambre à coucher me sont apparus précisément comme ceux qui me réveillaient le matin, en une lointaine époque dont les années ne ressemblaient pas aux années d'ici. Peu importe, je ne suis pas du genre à m'arrêter sur les mérites comparés du temps passé ici et du temps passé là-bas : je suis quelqu'un de trop paresseux dans la nostalgie, quelqu'un qui s'apprête à se suicider parce qu'il n'a plus de place pour rien en lui-même, sinon pour une plume remontée du fond d'une valise.

J'ignore comment cette décision a pu faire de moi un homme aussi vide, aussi flegmatique et blasé. L'envie m'est toutefois venue d'étendre mes vêtements sur le lit afin qu'ils tombent sous les yeux des gens qui emporteront ma dépouille, et aussi, par un mystérieux élan que je n'ai pas cherché à m'expliquer, d'abriter sous mon parapluie les deux oiseaux des champs – qui se sont lâchement dérobés. Et puis il y a eu cette plume, venue accaparer mon esprit en m'éveillant aux grandes questions impérieuses.

De nouveau, j'ai plongé la main au fond de la valise, à la recherche de la plume. Ne la trouvant pas, du fait de sa petitesse, j'ai apporté le bagage dans le jardin de derrière et je me suis mis à le tourner en tous sens jusqu'à ce que la lumière du jour en éclaire l'intérieur. La plume était là, cendrée, telle qu'elle m'était apparue la première fois. Je l'ai prise entre mes doigts pour l'observer.

Je me suis senti brisé. C'était la première fois qu'un tel sentiment me gagnait. En règle générale, mon caractère obstiné me porte uniquement à la colère. J'ai levé les yeux vers les citronniers qui se dressaient devant la chambre, rasséréné, comme si j'allais trouver là, dans l'enchevêtrement de ces

branches hérissées de feuilles imbéciles, à l'heure de ce printemps qui ne faisait encore que s'annoncer, la cause de mon abatement. C'est alors qu'un tressaillement a parcouru mon corps.

Je n'avais rien vu, mais il m'avait semblé entendre – peut-être n'était-ce qu'une impression – un oiseau dégringoler dans les arbres. On eût dit qu'en voulant se poser, il avait perdu l'équilibre. Un peu après, une plume semblable à celle que je tenais dans la main est descendue en titubant de branche en branche, avant de toucher finalement, au pied des citronniers, la terre humide parsemée de pâquerettes, de lichens et de quelques épineux rampants.

Je me suis avancé sous l'arbre, en me baissant, pour regarder dans les hautes branches. Aucun oiseau n'était visible. La plume se trouvait pourtant là, à quelques centimètres de mes souliers blancs non vernis. Je l'ai ramassée, puis, restant baissé pour éviter les branches basses, j'ai fait demi-tour et rejoint la valise. Là, machinalement, j'ai comparé les deux plumes : elles avaient la même taille, et leurs couleurs ne différaient pas.

Je me sentais encore plus brisé, au point que maintenant les larmes me montaient aux yeux. Non, je n'allais pas pleurer, c'était contraire à mes usages : en pareil cas, je démolissais tout autour de moi, ou je me démolissais moi-même. Que m'arrivait-il donc ? Un malheur était-il en train de s'abattre sur quelqu'un, quelque part, sans qu'il fût en mon pouvoir de l'éviter ? Le malheur s'abat absolument partout. Rien ne m'obligeait à avoir en permanence de telles idées à l'esprit. La vie se perpétue de sorte que tous les événements ne sauraient se produire au même endroit, au même moment, qu'ils se répartissent de la manière la plus harmonieuse et la plus convenable qui soit, les cœurs faibles restant à jamais faibles et les forts, à jamais forts.

Moi, je faisais partie des forts. Simplement, je me sentais un peu brisé, ce qui était plutôt contre-indiqué pour un candidat au suicide. Éprouver ce sentiment-là signifie en effet que vous vous apitoyez sur vous-même, que vous ne vous autoriserez pas à commettre un acte aussi tonitruant que le suicide, que vous continuerez à tergiverser, en attendant, pour conquérir votre liberté, de ne plus rien ressentir. Alors votre histoire prendra un tour nouveau, tourbillon de conjectures et d'hypothèses. Vous verrez votre liberté, là, à deux doigts, mais vous n'oserez pas la saisir, car vous ne vous en serez pas encore affranchi.

Pour ma part, je suis décidé à m'affranchir de ma liberté, à aller résolument où se trouve ma vraie place, mais voilà, je me sens un peu brisé, et incapable de détacher mon regard de ces deux plumes. En cet instant un vent humide se lève ; les nuages gris, arrivés en masse, n'ont fait qu'une bouchée de leurs blancs congénères. J'attrape ma valise en cuir, après avoir jeté les deux plumes dans sa gueule béante et reptilienne, et je rentre à la maison.

Je ferme derrière moi la porte de la cuisine sans prêter attention aux bruits, pourtant bien audibles, qui se font entendre près du jardin de devant. Je suis tout absorbé dans cette fêlure logée au tréfond de mon être, dans cette brèche lumineuse par laquelle je vais m'élancer dans l'infini, par-delà moi-même. Ce n'est qu'à l'instant où je pose ma valise dans le couloir, entre le salon et la chambre à coucher, que l'agitation de l'extérieur arrive vraiment à mes oreilles. Je vais à la fenêtre donnant sur la rue pour voir, à travers les rideaux transparents, ce qu'il se passe : un homme et une femme nageant tous deux dans leurs manteaux déplacent de grands paquets, des sacs et des ballots jusqu'à l'intérieur de la maison voisine, au nord de mon jardin. Elle n'a pas

été louée depuis plusieurs années, trois ou quatre peut-être, et je n'avais pas vraiment prêté attention à ses anciens occupants. Il s'agissait d'une famille, me semble-t-il. Lorsque je rentrais vers midi, ils n'étaient jamais là, lorsque je partais le matin, non plus, mais je les avais plus d'une fois entendus crier, plusieurs voix féminines se mêlant alors à celle d'un seul homme.

Par curiosité, je continue d'observer les deux nouveaux arrivants – je ne saurais dire avec certitude s'ils sont mari et femme ou frère et sœur –, qui déplacent leurs bagages un à un, après maintes discussions à voix basse. Manifestement, un véhicule les a déposés là sans tarder à repartir, le chauffeur leur ayant jeté leurs affaires au beau milieu de la rue, sur l'asphalte et sur le sable qui recouvre la chaussée.

Je les trouve assez étranges. Ou plutôt, les gestes pleins d'assurance qu'ils font en parlant m'intriguent. C'est comme si, de leurs bras, ils mesuraient la distance qui les séparait encore de la scène qu'ils tramaient en chuchotant. Et ces manteaux ! Comment peuvent-ils porter un manteau alors que le printemps commence déjà à pointer son nez, venant se prendre au piège des pâquerettes nouvellement écloses ? La femme est petite, avec de gros sourcils. C'est ce qui m'a frappé. Regard timide. Un peu anxieuse, ou gênée par quelque chose. L'homme, lui, est maigre, plus grand qu'elle. Il a quelque chose d'intraitable avec sa lippe pendante et son regard morne. Il la regarde sans vraiment la regarder. Peut-être est-il là uniquement parce que le déménagement de toutes ces affaires demandait des bras d'homme.

Je quitte la fenêtre pour retourner à l'intérieur de la chambre. Mes vêtements, disposés bien en ordre sur le lit, attendent ces mains qui, après mon suicide, viendront les rassembler, en me demandant

presque pardon. En règle générale, lorsqu'ils font disparaître d'une demeure les traces laissées par les morts, les vivants se répandent en excuses auprès de ces derniers – excuses qui de toute manière ne sauraient être entendues, si l'on en croit les gens fatigués d'en présenter à ceux qui, selon eux, n'en ont nul besoin. Je les entends d'ici, ces doigts âpres et en même temps si doux, ranger ma défroque, plier chaque habit très délicatement de peur de réveiller mon corps blême attendant que les commis de la mort viennent l'emporter à la morgue municipale – à moins que de bonnes âmes ne se soucient de son désir de solitude et ne l'enterrent dans le jardin.

J'ignore d'où m'est venue cette idée d'être inhumé dans le jardin de derrière, ou sur le terrain vague, deux ou trois mètres plus loin. Si, à cette heure, j'étais enterré là-bas, sous la strate sablonneuse, à l'endroit précis où les deux oiseaux huppés des champs se sont posés, je pourrais voir leurs becs monter et descendre avec application au-dessus de mon corps gisant; je pourrais même compter leurs pas, me trouvant juste en dessous, me faisant de temps à autre chatouiller par les racines des fleurs sauvages ou des pissenlits qui déploient leurs feuilles rêches à la surface du sol. Mais pour l'heure, je ne suis pas enterré là-bas.

Je contemple mes vêtements étendus sur le lit et, à cet instant, j'entends la porte de la maison voisine claquer. L'image de ces deux personnes me revient alors à l'esprit, avec leurs manteaux brunâtres comme eux, qui leur descendent jusqu'aux talons et qu'ils portent le col remonté jusqu'aux oreilles, comme si chacun cherchait à se soustraire à la vue de l'autre. La femme avait ceint son front d'un grand bandeau, en laissant ses nattes retomber de chaque côté; l'homme, lui, allait tête nue, les cheveux en bataille, comme quelqu'un qui

venait de passer plusieurs nuits d'affilée dans un bus. Il gardait la main droite en permanence dans sa poche et, de la gauche, il portait les affaires et mesurait de mystérieux intervalles en parlant à la femme.

Très vite, je ne pense plus à eux. Je m'interroge de nouveau sur l'utilité réelle de ce geste qui consiste à mettre ces vêtements en évidence sur le lit. Avant même de trouver une réponse, je les rassemble. Il le faut. Ces petits détails par lesquels je tente de m'agripper à ma petite place dans la mémoire des autres ne sont en effet que vanité, aveuglement, source d'angoisse. Mon acte n'aura aucun sens si, dans le même temps, je cherche un prolongement en autrui; me maintenir dans son esprit ne compensera pas cette vie qui ne m'a jamais laissé prendre pied en elle. Ayant décidé de mettre fin à mes jours, quel besoin ai-je donc de perpétuer mon existence à travers ma défroque? Non, ça suffit...

Je jette mes vêtements dans la valise encore ouverte, béante comme l'oubli, puis, d'un coup de pied, je la pousse dans un coin avant de rejoindre, en passant par la porte de la cuisine, l'air humide du jardin de derrière. Dehors, les nuages gris se sont accumulés, comme deux heures plus tôt, un peu moins peut-être, quand ils se sont déversés sur les deux oiseaux des champs. Satanés oiseaux! Je parcours des yeux le terrain vague comme si j'allais y retrouver les volatiles, ou au moins leurs ombres; autant dire que cette fois-ci, je suis assez peu disposé à accourir auprès d'eux avec mon parapluie et à les protéger de l'averse qui menace.

Ils s'envoleraient! Ces deux idiots s'envoleraient en me voyant approcher! Ils se ramasseraient d'abord sur eux-mêmes, redresseraient leur huppe en jaugeant les vents, comme s'ils cherchaient à les

orienter selon le désir de leurs ailes toujours avides de grands essors, et ensuite ils s'envoleraient.

Si j'avais pu m'attendre en arrivant dans ce pays à me retrouver ainsi brisé du fait de deux oiseaux ! Si j'avais pu, voilà plus de six ans, m'imaginer en pareille posture devant ce terrain vague subissant chaque été l'outrage d'une charrue mécanique qui vient le labourer de fond en comble, en anéantissant tout ce qui, depuis l'année précédente, a germé à partir des graines extirpées du sol ou portées par le vent : fougères, pâquerettes, pissenlits, ivraie, chardons, fèves sauvages, sans compter les escargots qui sèment partout leurs coquilles vides et leur sève desséchée...

Ce terrain délaissé ne possède pas une identité bien stable, hormis celle que lui confèrent les gastéropodes venant en toutes saisons prendre d'assaut les murailles et la végétation, et allant même jusqu'à coloniser les lits des habitations voisines. La flore se développe là avec une exubérance assez variable selon les périodes de l'année et selon les espèces : parfois les pâquerettes prennent le pas sur le reste, parfois ce sont les pissenlits, ces deux plantes étant les plus prospères, mais la folle avoine peut aussi s'arroger le monopole de la friche lorsque l'anémone, l'oxalide, la bourrache (arrivée ici on ne sait trop comment), l'ail sauvage et d'autres espèces entremêlées, qu'il faudrait examiner de plus près, n'ont pas déjà investi les lieux.

C'est une terre sauvage qui subit l'atteinte de sa liberté sans limites. Je l'aurais au fond de moi-même voulue plus disciplinée, plus libre dans la servitude. Lorsque je dis "moi-même", je veux bien entendu parler de ma pauvre âme façonnée par cette attente intolérable, dans cette capitale insulaire où l'on parle grec, une langue dont, au bout de six ans, je ne connais que quelques mots ridicules.

Je suis un homme de l'attente. Ma patience et mon obstination confinent volontiers à l'absurde. Comment expliquer, sinon, que j'aie fait l'acquisition de ces petits pièges? Qui d'autre irait acheter des pièges dans une ville aux ambitions de capitale, avec des gratte-ciel, des voitures, des bicyclettes et des scooters, un hippodrome et des forces des Nations unies stationnées le long d'une ligne de démarcation souple comme un gant, au-dessus de laquelle fusent les insultes de ceux qui, de part et d'autre, à quelques mètres de distance, se disputent le territoire?

Là, sur cette île dont l'unité a éclaté comme un grand rire, je me suis procuré un piège à oiseaux, ayant en effet découvert que chasser exigeait un permis assez coûteux, comme ce logement que m'ont procuré ces hommes chargés de me conduire jusqu'au Grand Homme. Et voilà qu'aujourd'hui, en proie à une terrible lassitude, y compris de la chasse et des pièges, je me mets à protéger les oiseaux des champs. Et voilà que ceux-ci s'envolent.

Pourquoi tant de hâte? Moi, durant ces six années, jamais je n'ai cédé à la hâte. J'ai laissé mes vêtements sommeiller au fond de la valise, en glissant au fil des jours, et à la faveur du silence environnant, dans des spéculations toujours plus sensées. Ma langue prenait de l'ampleur; je me décharnais sous les yeux du temps – qui m'entraînait peu à peu dans la vacuité de l'âge –, exerçant ma verve sur les ensorcellements du désespoir.

Je perdais de l'envergure; les mots en prenaient. Seule la langue sait tirer parti du silence où elle se déploie, tandis que passent les années et que s'agitent les certitudes, comme des éventails dans les mains d'un esclave. Parce que je suis libre, en tant que prisonnier, ma désespérance grandit pareillement. C'est comme si elle donnait plus de complétude à la sagesse et qu'elle me plaçait, face à l'attente,

dans la position d'un observateur extérieur, ou d'un simple arbitre.

Pourquoi apprendre le grec ? me suis-je bien souvent demandé. Que m'importait de converser ? Tout au plus avais-je besoin de quelques mots, pour désigner tel ou tel fruit ou légume. Converser, c'est autre chose. Une véritable conversation s'établit dans le silence, non dans des paroles articulées. De toute manière, ici, il n'y a que très peu de choses à dire. Rien à signaler. Il vous suffit de pointer le doigt en direction de la montagne pour faire comprendre à votre voisin que vous avez passé la journée là-haut, dans les pinèdes, ou de désigner la mer pour qu'il sache que vous avez mangé du poisson dans un restaurant. Quant à ceux dont vous partagez la langue, ils ne parlent pas. Ils ne sont que l'écho de leur propre voix. Ils vont toujours relater le même fait, sur le même mode, jusqu'à ce que la parole s'épuise. La monotonie de leur existence les rend intarissables sur la variété des plaisirs que leur procurent les épices ; ils sont capables de vous en détailler toute la gamme, si bien que vous, vous ouvrez non pas vos oreilles, mais vos narines, pour humer leurs mots.

Il m'eût été difficile d'apprendre les inflexions d'une nouvelle langue alors que, peu à peu, en attendant cet obscur individu qui devait venir me taper sur l'épaule pour que je le suive sans mot dire, je m'enfonçais dans le champ clos de mon propre idiome. Il m'eût été difficile de rompre en moi-même le silence de l'étranger, ce dernier me sachant infiniment gré de respecter son mutisme. Le grec était pour moi à l'image de toutes les autres langues, un pacte engageant un groupe de locuteurs à produire un certain effort de sociabilité, à se laisser apprivoiser. Je ne recherchais pas la solitude, au contraire, je ressentais le besoin de

répondre à cet instinct humain qui me portait vers autrui et faisait de moi un être social, un besoin que je m'étais découvert en voyant ma capacité à prêter l'oreille aux propos les plus triviaux et les plus rebattus, pour en étudier le bourdonnement. Comment expliquer, sinon, que je n'aie pas mis fin à mes jours jusqu'à maintenant?

Mais aujourd'hui, je vais passer à l'acte. Je vais me suicider. Ces deux oiseaux des champs imbéciles m'ont jeté dans une furieuse confusion. Pourquoi fallait-il donc qu'ils s'envolent? Ne faisais-je pas partie intégrante du décor? Je suis le vent qui souffle sur le terrain vague, les yeux fermés. Je devance le prochain courant d'air et je m'élance de ma tanière grande ouverte jusqu'à la dernière touffe d'herbe jaunissant contre le grillage de l'hippodrome. Je n'ai jamais parié sur moi-même, ni sur l'air, mais une chose est sûre : le mouvement qui fait s'incliner les pissenlits et celui qui m'attire vers ces deux oiseaux imbéciles procèdent tous deux de la volonté d'un seul vent. D'où cette question : pourquoi se sont-ils envolés?

Peut-être s'étaient-ils mis en tête de franchir les positions des Nations unies, entre les deux parties de l'île. Peut-être étaient-ils chargés de mettre en œuvre une ruse quelconque pour réunifier l'air. Cependant, ils étaient aussi pressés que les 4x4 de l'ONU, lesquels roulent toujours à tombeau ouvert pour accomplir au plus vite des missions aussi diverses et variées que les arrêts du destin. Régulièrement, ces véhicules blancs – sur lesquels est représenté un cercueil bleu et arrondi ressemblant étrangement à un globe terrestre – viennent heurter de plein fouet les piétons, les jardins, les champs, les oiseaux, les trottoirs, les criquets d'été, les cigales et les âmes errantes qu'ils ne peuvent voir.

Que ces voitures peuvent être pressées, sur cette île qui n'est pas près de voir éclater la guerre ! Des "casques bleus" très blancs et quelques Noirs camouflant leur accent comme ils camouflent leur couvre-chef réglementaire vont ainsi dans les rues de la ville, où ils se comportent comme dans les bars, en soldatesque au sang bleu. Bien acceptés par les habitants, qui appellent sur eux les grâces de leur madone ultramarine, ils jouissent dans leurs casernes de tout le confort requis par leur peau lisse et innervée par la bière.

Les soldats des deux camps, Chypriotes turcs et Chypriotes grecs, ne disposent quant à eux que de misérables retranchements, repérables à des kilomètres au milieu de ce paysage de pâquerettes aussi empoussiérées que l'air de cette île ; de leurs camps respectifs, ils se lancent des salves d'injures pour combattre le sommeil et la solitude nocturne. Les frontières que les retranchements tracent entre leurs corps se voient ainsi abolies par leurs cris.

Au bout de mon jardin, à la lisière sud de ce terrain vague que je passe une bonne partie de mon temps à surveiller, il y a un trou mal camouflé. Deux ou trois soldats viennent l'inspecter chaque dimanche, en faisant fuir les oiseaux à bonne distance des pièges que j'ai enfouis dans la terre. Il ne faut pas être spécialement futé pour comprendre ce qu'ils font : vérifier encore et encore que cet emplacement convient bien à un petit canon à mortier. Chaque fois, ils montent l'engin, le pointent sur une cible quelconque dont ils indiquent vaguement la direction de la main, ou avec le bâton qui la prolonge, ensuite, ils le démontent pour le remettre dans leur Jeep, avant de s'en aller. Les autres jours de la semaine, ce trou reste un trou comme un autre, tiède et sombre repli dans lequel les jeunes enfants viennent se précipiter

d'une glissade et d'où ils ressortent en rampant, après l'avoir empli de tumulte.

La présence supposée discrète mais néanmoins flagrante de cette espèce d'utérus, là, sur la terre nue qui jouxte mon jardin, m'ennuie énormément. Elle est une incitation ouverte à venir troubler et la quiétude de mes pièges et le silence supposé régner autour ma sépulture – puisque je souhaite reposer là. Il me plairait d'être inhumé dans cette friche, à deux mètres de mon jardin, sous la strate aréneuse où viennent se poser les petits oiseaux, rapides et indolents, fluets et grassouilleux, aventureux et vigilants, ramiers, colombes à grande queue, moineaux, grives... Les ténèbres souterraines seraient à moi et la surface du sol serait à mes pièges ; moi, dessous, et le métal froid de ces mâchoires grandes ouvertes sur leurs appétits de fer, dessus.

J'en ai acheté quatre, de ces pièges, ayant perdu tout espoir de me procurer une autre arme. "Le Grand Homme va s'occuper de tout", m'avait-on dit, mais lassé d'attendre qu'il m'obtienne un permis pour un fusil de chasse, je me suis rabattu sur une artillerie plus silencieuse. Celle-ci n'importunerait pas les riverains de cette vaste nudité qui se déployait jusqu'à l'hippodrome et même, par-delà les grillages, jusque sous les yeux voyeurs de l'horizon.

Sous la couche de terre aréneuse, je serai quelqu'un de plus sage et de plus averti. Certes, je n'aurai pas capturé de proie avec mes pièges, mais est-il si sûr que j'aurais eu une chance d'y parvenir ? Croyant naïvement que ces oiseaux – dont les becs goulus s'emparaient aussi bien des vers, des fourmis, des graines, que du sable et du gravier – étaient mus uniquement par leurs gésiers, j'avais disposé mes pièges, très sûr de mon stratagème. J'allais tomber de haut, de très haut. J'allais

entendre mes cellules nerveuses s'effondrer les unes sur les autres, mes cartilages craquer, mes os asphyxiés forcer désespérément sur les muscles qui les enveloppaient pour aller chercher l'oxygène au-delà de la chair : le cynisme de ces volatiles était insoutenable.

J'avais pourtant pris soin de camoufler mes pièges, mettant à profit toute l'expérience que j'avais accumulée avant d'arriver dans cette île baignant dans une espèce de terre liquide que l'on appelle communément "l'eau". Je les avais bien camouflés, sans laisser un seul interstice qui pût permettre d'entrevoir le métal, je les avais recouverts de touffes d'herbe pour redonner au sol une régularité naturelle. Il m'était même venu à l'idée d'utiliser un désodorisant afin que cette terre pût passer pour vierge de toute intrusion humaine, mais c'était ridicule : "Pour des oiseaux dont le plumage sert de cachette à des meutes entières de parasites !" me suis-je dit. Allons ! Des dizaines de pieds foulaient quotidiennement cet endroit, et leur odeur n'empêchait pas les oiseaux de venir se poser. En fût-il allé autrement de la mienne ? Pourquoi pas, après tout ? Peut-être les idées avaient-elles une odeur. Peut-être les pièges avaient-ils une odeur. Peut-être cette envie suicidaire qui me prenait au collet avait-elle une odeur...

Je suis tombé de haut. De voir les oiseaux s'approcher de mes pièges, puis tourner autour, l'œil goguenard, j'ai entendu mes cellules nerveuses s'effondrer. Je n'espérais guère capturer une proie, cela étant, et la pénible sensation que produisait sur moi cette défaite ne changerait rien à l'affaire, car le résultat était connu d'avance. Mais j'avais l'esprit ailleurs, certainement plongé dans la contemplation non pas des oiseaux et de leurs pattes, mais de ma sépulture, là-bas, tandis que les ténèbres

accumulées dans mes membres allaient frôler les ténèbres souterraines. Là-bas, me disais-je, j'aurais plus de portée que n'en pouvaient avoir mes certitudes. Au-dessus de cette mince strate aréneuse, toute chose aurait mon odeur, les vapeurs de mon âme solitaire remontant alors à la surface, une fois délivré aux épaisseurs le message des épaisseurs et une fois emportées dans les abîmes mes cellules dissoutes.

Voilà ma sépulture. De la camomille. Des fougères. Quelques plantes pudiques, anémiées par l'inhospitalité de cette terre aréneuse. Autour de moi, la moiteur de cette bruine venue introduire assez grossièrement un printemps sans mémoire. Mes mains sont moites, elles aussi : je suis sorti protéger les oiseaux, ils se sont envolés, je suis rentré, j'ai accroché mon parapluie à son clou, contre le mur de la cuisine, ensuite, je suis ressorti pour rechercher les traces de cet oiseau tombé dans le feuillage du citronnier et pour ne trouver finalement qu'une plume. C'est pourquoi mes mains sont moites, pourquoi, de tout mon être, je suis moite, idiot que je suis d'avoir – depuis ce matin, lorsque j'ai pris la décision de me suicider, et jusqu'à cet après-midi qui commence déjà à s'assombrir, comme si les heures échappaient elles aussi à la mémoire du printemps – perdu mon temps à des choses aussi futiles.

Voilà ma sépulture. Mais il me faut rentrer maintenant, déjà le crépuscule descend, sombre spadassin arrivant toujours au mauvais moment. Tout bien réfléchi, j'abandonne cette petite mise en scène par laquelle j'entendais donner une certaine beauté à mon suicide et assouvir cette curiosité de veilleur funèbre allant se pencher sur son propre cadavre, pour le contempler sous un jour idéal : calme et serein ; souriant peut-être ; attitude digne ;